VUE DU PONT-NEUF,

PRISE DU TERRE-PLEIN

DE LA STATUE D'HENRI IV.

IMPROVISÉ, le 25 août 1818, par M. le Mis D****, aveugle.

PARIS.

1819.

VUE DU PONT-NEUF,

PRISE DU TERRE-PLEIN

DE LA STATUE D'HENRI IV,

OU

TABLEAU DESCRIPTIF

DES MONUMENS ET ÉDIFICES PUBLICS QUI DÉCORENT LES DEUX RIVAGES DE LA SEINE, DEPUIS LE PONT-NEUF JUSQU'AU PONT DE L'ÉCOLE MILITAIRE; SUIVIS DE NOTES HISTORIQUES.

Paris à chaque pas offre un joli tableau,
Mais celui du Pont-Neuf est toujours le plus beau.

PARIS.

1819.

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/vuedupontneufpri00dmar

AVERTISSEMENT.

Le 25 août, jour de l'inauguration de la statue de Henri IV, j'éprouvai ce qui ne m'était point encore arrivé depuis que j'ai eu le malheur de perdre la vue. Je n'ai jamais autant senti mon infortune que lorsque je fus privé du plaisir de voir cette auguste et touchante cérémonie; mon imagination, toute occupée de la magnificence que devait présenter ce jour-là le Pont-Neuf, me faisait apercevoir ce superbe bassin qui domine la statue du bon Henri, environnée d'une foule immense empressée, et faisant retentir les airs des cris de la plus vive allégresse; elle me représentait le Monarque le plus chéri et le plus digne de l'être, entouré de toute la population de la Capitale, qui s'unissait à lui pour

célébrer un si beau jour. Rempli de ces idées, je me trouvai comme inspiré, et je fis la description suivante, d'après le souvenir que j'ai conservé de ces beaux lieux.

J'ai joint à ce petit poëme quelques notes historiques, relatives aux divers monumens que je décris.

Je me suis moins appliqué, dans ces notes, à rapporter tout ce qui est consigné dans les divers ouvrages anciens et modernes, qu'à donner connaissance à mes lecteurs des changemens survenus, soit à ces monumens, soit aux différens établissemens auxquels ils sont consacrés aujourd'hui.

VUE DU PONT-NEUF, (1)

RIVE GAUCHE.

Quel charme ravissant! quel tableau séducteur
Nous offre du Pont-Neuf le coup-d'œil enchanteur!
Là, sur un piédestal, est cette noble image
Où volent tous les cœurs, pour offrir leur hommage
Au plus grand de nos rois, à notre bon Henri,
Le père des Français, leur monarque chéri.
Là, nos yeux attendris contemplent cette place,
Où de nos maux passés l'on ne voit plus de trace;
Ce sol, qui dans le temps de nos plus grands malheurs,
Fut orné de verdure et fut jonché de fleurs,
Des sentimens du peuple immortel témoignage,
De l'amour pour son Roi le plus précieux gage. (2)
Sublime souvenir! dans le cœur de Louis
Tu gravas le pardon de tous ses ennemis.
Oui, l'ame de Louis a, plus loin qu'on ne pense,
Chassé de sa mémoire et le crime et l'offense: (3)
Déjà du bon Henri les traits chez les passans
Ont gravé le respect, l'amour pour ses enfans,
Et tous, en le voyant, dans leur transport extrême,
Diront: *vive le Roi!* toute la France l'aime.
Cri de paix et d'amour, qui sera désormais
Le vœu de tous les cœurs et le cri des Français.
Ils se rallieront tous autour de la statue;
Ils viendront admirer cette superbe vue,

Et sous le même toit Louis a rassemblé
Les braves devant qui vingt trônes ont tremblé :
Tout de Louis-le-Grand ici prouve et rappelle
L'ame vraiment royale et la gloire immortelle ;
La religion, les arts, les hommes à sa voix
Semblent se réunir pour chanter ses exploits ;
Et tandis qu'il triomphe au milieu des batailles,
Qu'avec magnificence il fait bâtir Versailles,
Son cœur reconnaissant, et tout à ses soldats,
Prépare leur retraite, au retour des combats :
Il veut, et dans le calme et dans la douce aisance,
Faire vivre et mourir les héros de la France ;
Il veut par son amour, par les plus tendres soins,
Des fils de la patrie assurer les besoins ;
Il veut que, pour toujours, son ame bienfaisante
A ses vieux serviteurs puisse rester présente ;
Il veut qu'à l'avenir, tout invalide admis
Puisse dire : Je dois mon bonheur à Louis.
Ils le répètent tous aux jours de leur vieillesse,
Et ce nom dans leurs cœurs réveille leur tendresse,
Depuis que regardant autour de leur tombeau,
Ils ont de leurs enfans aperçu le berceau. (15)
Qui peut sans intérêt et même sans extase,
Arrêter ses regards sur ce noble gymnase,
Où l'on voyait jadis, l'élite des Français
Préparer sa jeunesse aux plus brillans succès ?
De soldats, de héros, illustre pépinière !
O fille de nos rois ! Ecole militaire,
Pourquoi ton souvenir est-il enseveli ?
Pourquoi tes bâtimens restent-ils dans l'oubli ?
Pourquoi n'y voit-on pas, pour défendre la France,
Les fils de la patrie élevés dès l'enfance ?

Pourquoi le Champ-de-Mars, souillé par tant d'horreurs,
Ne sert-il pas d'arène à de futurs vainqueurs?
Et pourquoi ces doyens favoris de Bellone,
Que couvrent des lauriers, que la gloire couronne,
S'ils y portent leurs yeux et leurs pas chancelans,
N'y retrouvent-ils pas les jeux de leurs enfans?
Ah! s'ils y revoyaient une race guerrière,
La mort serait plus douce à leur heure dernière;
Ils béniraient le ciel, dans le sein du repos,
De voir croître près d'eux un peuple de héros. (16)

VUE DU PONT-NEUF,

RIVE DROITE.

J'ai fini de décrire un opulent rivage,
Mes yeux ont terminé sur ce bord leur voyage,
Et d'Jéna le pont ajoute à mon tableau
L'autre rive soumise à mon faible pinceau.
Trop mémorable pont! enfant d'une victoire !
Qui de sang inonda les palmes de la gloire,
Tu seras à jamais l'immortel monument,
Et l'ouvrage imparfait de l'orgueil d'un tyran. (1)
Peut-on sans s'étonner, parcourir cet espace
Qu'un fier usurpateur désigna pour la place
Du palais somptueux de son unique fils,
Qu'il créa roi de Rome, au milieu de Paris ?
Qui peut, sans s'indigner, contempler ces vestiges,
Où pour lui les beaux-arts préparaient des prodiges ? (2)
O comble de sottise ! ô projets insensés !
Fruits de l'ambition, par le ciel renversés,
Vous avez dévoilé le crime et l'imposture,
Et servirez d'exemple à la race future.
Que vois-je ! des tuyaux élevés et fumeux
M'annoncent de Perrier l'ouvrage merveilleux. (3)
Plus loin, et sur les bords de la riante Seine,
Sont ces champs fortunés et ce beau Cours-la-Reine,

Dont les arbres unis offrent à tous les yeux
Un ensemble parfait, un bois délicieux.
O Champs Élyséens ! dans vos bocages sombres
On trouve à chaque pas, les plus aimables ombres;
Dans vos charmans bosquets, dans leurs jolis détours,
On voit, ou des amans rêvant à leurs amours,
Ou d'autres animés d'une vive tendresse,
Se prodiguant tous deux mainte et mainte caresse,
Dont les chants langoureux et les plus doux concerts
De leur bonheur parfait font retentir les airs. (4)
L'Élysée est, ainsi que celui de la Fable,
Le séjour du plaisir, du bonheur véritable :
Pourquoi le rencontrer près du lieu de douleur,
Qui fut pour tout un peuple un théâtre d'horreur ?
On frissonne, on frémit à l'aspect de la place,
Qui du sang des Bourbons porte encore la trace;
Où périt, en martyr, cet infortuné Roi,
Victime de son cœur et dupe de sa foi. (5)
Cependant aujourd'hui, la divine clémence
Semble vouloir absoudre et pardonner la France
D'un crime qu'elle abjure, et dont le souvenir
Pénètre tous les cœurs d'un profond repentir.
Loin de nous ces forfaits ! loin de notre mémoire
Ce qui peut effacer ou flétrir notre gloire !
Combien d'autres objets peuvent la rappeler,
Et de nos maux passés doivent nous consoler!
Ici brille à nos yeux ce palais magnifique,
Où naguère éclata l'allégresse publique,
Quand le ciel, devenu propice à notre voix,
Nous a rendu Louis, noble fils de nos rois.
Là, s'offrent à nos yeux, auprès des Tuileries
Les chefs-d'œuvre du Louvre et de ces galeries

Qui des hommes de goût et des amis des arts
Font l'admiration et fixent les regards. (6)
Vous, Français généreux! vous, dont l'ame attendrie
N'a point vu sans gémir, les maux de la patrie,
Qui dans ces jours de deuil, dans ces temps malheureux,
Vîtes par l'étranger dévaster ces beaux lieux,
Venez les admirer! venez sécher vos larmes:
Si vous n'y trouvez plus la gloire de nos armes,
Du génie et des arts, et de la douce paix,
Vous verrez le pouvoir, vous verrez les bienfaits; (7)
Vous verrez de Perrault les sublimes ouvrages,
Admirable modèle, honneur de tous les âges,
Auquel le goût, la grâce et la simplicité
Ont imprimé le nom de l'immortalité. (8)
Superbe monument que, dans la Capitale,
Nul ne peut surpasser, que nul même n'égale;
Triomphe des beaux-arts, palais majestueux,
Tu finis le tableau qui se montre à nos yeux,
Lorsque du terre-plein nous portons notre vue
Du côté de Chaillot et de son avenue.
En traversant le pont, change alors ce tableau;
Sa couleur est plus triste et son aspect moins beau:
Mais si son coloris le rend moins agréable,
Peut-être, en souvenirs est-il plus remarquable.
Que ne rappelle point d'affreux, de criminel,
Cette place odieuse et cet infâme hôtel,
Où de vils assassins, sous le nom de *communes*,
S'emparèrent d'abord de toutes les fortunes,
Puis, à la France en deuil voulant dicter des lois,
S'arrogèrent le trône et le sceptre des rois! (9)
Trop cruel souvenir, qui m'irrite et m'enflamme,
Éloignez-vous de moi, n'affligez plus mon ame,

J'abjure toute haine et tout ressentiment;
J'aperçois des Chrétiens le signe consolant;
J'oublie, en le voyant, les coupables, leurs crimes;
Je me borne à prier pour eux et leurs victimes.
O temple du Très-Haut! majestueuse tour,
Dont le faîte s'élève au céleste séjour!
Et vous, pompeuse nef, vous, superbes portiques,
De la religion édifices antiques,
Vous qui savez braver la rage des autans,
Vous sûtes enchaîner l'audace des brigands;
Aux peuples alliés, à leurs nations entières,
Vous avez présenté de la foi de nos pères
L'illustre monument intact et conservé;
Et des mains des méchans par le ciel préservé,
Ce monument sacré, grâce à des mains divines,
Est resté seul debout au milieu des ruines,
Pour prouver à jamais à la postérité,
Que tout cède ici-bas à la Divinité. (10)
Qu'aperçois-je! quel est cet immense édifice?
L'Hôtel-Dieu : de Paris c'est le plus grand hospice. (11)
Là toutes les vertus, la tendre humanité,
Des souffrances, des maux et de l'adversité,
Soulagent la douleur, adoucissent les peines,
Arrachent à la mort des victimes certaines!
C'est là que, par leurs soins, les filles du Seigneur
Font au pauvre souvent, oublier son malheur,
Et portent de ce Dieu qui règne dans leur ame,
Jusqu'au lit du mourant, l'amour qui les enflamme.
Que de réflexions et que de sentimens,
Inspirent aux bons cœurs des soins aussi touchans!
Quels charmes n'offre point le souvenir aimable
De ce que nous devons à ce sexe adorable,

Qui dans ses bras charmans nous reçoit au berceau,
Et de qui la bonté nous suit jusqu'au tombeau !
Admirez, dans l'enfance, une sœur près d'un frère,
Devenir chaque jour l'émule de sa mère;
Contemplez-la plus tard, auprès de son époux,
Faisant de le servir son bonheur le plus doux;
Et lorsque le malheur vient accabler un père,
C'est encore une femme, une fille bien chère
Qui volent aussitôt, viennent à son secours,
L'aident à supporter l'ennui de ses vieux jours;
Et quand enfin pour lui sonne l'heure dernière,
Avec un saint respect lui ferment la paupière.
O femmes ! qui pourrait ne pas vous admirer ?
Quel est l'ingrat qui peut ne pas vous adorer ?
Vous êtes des vertus l'exemple et le modèle;
L'humanité doit tout à votre pieux zèle,
Et le bonheur, le ciel que nous appelons tous
Dans le monde, toujours se trouve auprès de vous. (12)
Mais aucun autre objet, aux pieds de la statue,
Ne vient frapper mes yeux ni s'offrir à ma vue.
Que dis-je ? cependant du temple de Thémis
Je crois apercevoir l'antique et noir parvis :
Ce temple, qu'habita de tout temps la Justice,
Vit siéger de nos jours, le crime avec le vice;
Ce palais, illustré par tant de Daguesseaux,
Fut souillé par Timville et par tous ses bourreaux.
Au sein de ce palais, dans ses tristes murailles,
Cette reine, qui fut l'ornement de Versailles,
De Paris, de la Cour et de tout l'Univers,
Languit dans les cachots, y sécha dans les fers. (13)
O forfaits ! ô douleur ! ô crime inconcevable !
Si Desèze, Séguier, dans ce temps exécrable

Avaient, comme aujourd'hui, présidé le barreau,
La France n'eût pas vu naître un crime nouveau.
Ah ! sortons de ces lieux !.... plus de triste pensée !....
J'ai fini mon tableau, ma tâche est achevée ;
Je ne vois plus des lieux où je me suis placé,
Qu'espoir pour l'avenir, dans l'oubli du passé. (14)

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE Mme VEUVE AGASSE,
RUE DES POITEVINS, N° 6.

NOTES.

RIVE GAUCHE.

(1) Ce Pont, le plus grand et le plus long de la Capitale, s'étendant sur les deux bras de la Seine, qui ont formé l'île du Palais, a été commencé, sous le règne de Henri III, le 31 Mai 1578. Ce fut Jacques Androuet de Cerceau, célèbre architecte du seizième siécle, qui fit les dessins, et eut la conduite de ce Pont. Henri III, accompagné de Catherine de Médicis, sa mère, et de Louise de Lorraine, son épouse, en posa la première pierre, au premier de Juin suivant. Cet ouvrage demeura suspendu par les troubles qui arrivèrent en ce temps-là. Henri IV y fit mettre la dernière main en 1604, sous la conduite de Guillaume Marchand, architecte de la ville.

Ce Pont est partagé par la pointe de l'île du Palais, sur laquelle appuyent les deux arches latérales. A l'extremité de cette pointe fut construit un bastion, au dessus duquel se trouvait une plate-forme, ou espèce de place : c'est sur cette place que fut élevée la première statue de Henri IV. Cette statue, d'après l'histoire, a été le premier monument général et public de cette espèce qu'on ait élevé, dans Paris, à la gloire de nos Rois. La figure du Roi, parfaitement belle, était d'un nommé *Dupré*, sculpteur. Le cheval, que les connaisseurs trouvaient trop gros, était de *Jean de Bologna*, élève de *Michel-Ange*. François-Marie de Médicis, premier du nom, Grand-Duc de Toscane, en fit présent à Marie de Médicis, alors régente du royaume.

La première pierre du piédestal fut posée, par Louis XIII, le 2 Juin 1614, et la statue fut élevée le 23 Août suivant. On avait mis dans le cheval une inscription en français, où

étaient marqués les noms des principaux officiers qui assistèrent à l'inauguration. Le tout ne fut achevé qu'en 1635, sous le ministère du Cardinal de Richelieu, qui en ordonna les inscriptions : elles expliquaient les principales actions de ce grand Roi, représentées sur les bas-reliefs qui ornaient ce piédestal. Dans ceux de la droite, la prise d'*Amiens*, et celle de *Montmélian*, en Savoie. Ceux de la gauche offraient les batailles d'Arques et d'Ivry; et, sur le côté qui fait face au Pont Royal, l'entrée triomphante de ce Monarque dans Paris, le 22 Mars 1594.

Ce monument, digne du plus grand et du meilleur des Rois, en l'honneur duquel il avait été élevé, avait imprimé un tel respect pour la mémoire et la personne de ce Monarque chéri, que nul ne se serait permis de passer devant la statue de Henri IV, sans la saluer. On a vu souvent des Etrangers, ignorant cet usage, forcés par le Peuple de s'y conformer.

A l'époque du 10 Août 1792, cette noble statue fut renversée, brisée et entièrement détruite par une poignée de brigands, qui commirent, dans cette fatale journée, les plus horribles excès, dont on a si injustement accusé le Peuple entier. Lors de la restauration de 1814, la première pensée de Louis-le-Désiré a été de réhabiliter la statue de son illustre aïeul. Les ordres ont été donnés à cet effet. En conséquence, une souscription a été ouverte pour contribuer aux frais de ce monument; et quatre ans ont suffi pour voir reconstruire avec élégance le bastion, fondre et placer la statue et le cheval que l'on y voit aujourd'hui. L'inauguration de ce monument a eu lieu, le 25 Août 1818, en présence du Roi, de son auguste Famille, de tous les Grands du Royaume, au milieu d'un concours et des acclamations d'un Peuple immense.

Il y avait autrefois, au bout du Pont-Neuf, du côté du quai de l'Ecole, un bâtiment nommé *la Samaritaine*, sur lequel était une horloge, dont les rouages allaient par le moyen d'une machine hydraulique, qui portait en même temps l'eau presqu'au faîte de ce bâtiment. Un carillon, qu'on ne faisait jouer que dans les grandes fêtes et dans les cérémonies, était adapté à cette horloge. Ce bâtiment a été détruit,

lorsqu'on a déblayé, tous les ponts de la Capitale, des maisons dont ils étaient surchargés.

La dénomination de *Neuf*, donnée à ce Pont, ne vient pas, dit-on, de ce qu'à l'époque de sa construction, il était neuf, eu égard à ceux qui subsistaient déja; mais bien parce qu'il a neuf issues. Cette opinion est d'autant plus probable, que, plusieurs ponts ayant été construits depuis, il aurait, ce semble, dû perdre cette dénomination primitive, pour la laisser au pont le plus récemment bâti.

(2) Une chose bien remarquable, c'est que pendant les temps affreux où l'on renversait tout ce qui avait trait à la Royauté, ou pouvait la rappeler, on déblaya et nivela, avec soin, le terre-plein du Pont-Neuf, pour en former un jardin anglais très-agréable. On avait bâti, à coté de ce jardin, un très-joli café, appelé *Café du Pont-Neuf*. Il s'y rassemblait, presque spontanément, tout ce qu'il y avait de gens honnêtes et bien pensans dans la Capitale. Jamais aucune dispute, aucun événement fâcheux n'a souillé ce café pendant tout le temps qu'il a subsisté. Il semblait que l'ombre du bon Henri veillait, après sa mort, au repos et à la sûreté de ses sujets, dont il avait fait le bonheur pendant toute sa vie.

(3) Rien ne prouve mieux cette vérité, que la clémence sans bornes du petit-fils de Henri IV semble avoir voulu prendre son aïeul pour modèle : mais, peut-être, pourrait-on penser que les suites de la Ligue n'avaient pas laissé des traces aussi cruelles que la Révolution française ; et que, dès-lors, la clémence de Henri avait moins d'inconvéniens.

(4) Rien n'est plus beau que la vue du Pont-Neuf. C'est le coup-d'œil de l'intérieur qui frappe le plus l'Etranger. Cette rivière, ces ponts, ces quais magnifiques, ces superbes monumens qui les decorent ; le mouvement qui règne de toutes parts, cette campagne riante qu'on aperçoit dans le fond ; de l'autre côté, ces tours majestueuses, cette Sainte-Chapelle, cet antique Palais de Thémis, cette affluence de petits bâtimens qui couvrent le fleuve, et apportent l'abondance

dans cette immense cité; tout contribue à la magnificence du tableau, et à la surprise de celui qui le voit et l'observe.

(5) L'Hôtel des Monnoies a changé plusieurs fois de nom. Il a été d'abord connu sous le nom d'*Hôtel de Nesle*. Philippe-le-Bel l'acheta d'Amauri de Nesle, et en fit sa demeure en 1308. Les Rois, ses successeurs, le donnèrent et l'aliénèrent plusieurs fois : cependant il était toujours revenu à la couronne. Charles IX le vendit, en 1571, à Louis de Gonzague, Duc de Nevers, qui le rebâtit en partie. Il devint ensuite l'hôtel de Guénégaud, Secrétaire d'Etat, qui, l'ayant acheté en 1650, y fit de très-grands changemens. Depuis il passa entre les mains du Prince de Conti. M. de Laverdi, Ministre des finances alors, voyant le dépérissement où étaient les bâtimens qui servaient à la fabrication des monnoies, et ayant fait sentir la nécessité de reconstruire un hotel où cette fabrication pût se faire commodément, assigna l'hôtel de Conti, pour y bâtir l'hôtel des monnoies actuel. Il en confia la conduite à M. Antoine, architecte du Roi, dont il avait adopté les projets.

La première pierre de ce monument fut posée, au nom du Roi, le 30 Avril 1771, par M. l'abbe Terray, pour lors Contrôleur général des finances. Depuis cette époque, l'hôtel des monnoies a pris, sous tous les rapports, un accroissement considérable. Des hommes du plus grand mérite, attachés à cette administration, en ont perfectionné toutes les parties. Dans ce nombre, on doit compter, avec autant de raison que de justice, M. le Baron de Puymaurin, Directeur aujourd'hui de la monnoie des médailles, et Membre de la Chambre des Députés, dans laquelle il se distingue chaque jour davantage, par son opinion, digne d'un véritable ami du Roi et de la Patrie. Depuis la même époque aussi, les bâtimens de l'hôtel de la monnoie ont été fort augmentés et embellis. Un des objets qui se fait le plus remarquer dans cette enceinte, est le salon à l'italienne, où a été placée la collection précieuse de minéralogie donnée par M. Lesage. Ce savant Professeur a fait longtemps son cours de chimie dans ce cabinet, où sont réunis tout ce que le goût et l'élégance ont de plus recherché.

(6) Cet établissement doit son nom au Cardinal de Mazarin, qui, n'ayant pu faire exécuter lui-même le projet qu'il avait formé d'élever un collége en faveur de soixante gentilshommes des pays récemment conquis, stipula dans son testament que, sous le bon plaisir du Roi, il serait fondé un collége, sous le titre de *Mazarin*, pour soixante gentilshommes; savoir, tant de Pignerol et de son territoire, que de l'Etat ecclésiastique d'Alsace, pays d'Allemagne, de Flandre et de Roussillon; ce qui a fait donner, à ce collége, le nom des *Quatre-Nations*. Il a été fondé, en 1661, par François Dorbay, sur le dessin de Louis Le Vau. L'architecture en est noble et simple; mais elle porte avec elle une preuve évidente de cette vindicte à laquelle se livrait quelquefois le Cardinal Mazarin, et qui n'est presque jamais étrangère aux plus grands-hommes.

On prétend que les deux pavillons de ce monument, qui avancent et déparent le quai, ont été faits dans l'intention de cacher, à l'hôtel de Conti, la superbe vue dont il jouissait.

Ce collége a changé plusieurs fois de destination depuis sa fondation; et, depuis la dernière restauration du Louvre, qui a forcé d'en faire sortir les divers artistes qui l'occupaient, ce collége est devenu le palais des sciences et des arts. C'est là que siégent maintenant l'Institut et l'Académie française; c'est là qu'exposent, tous les ans, les concurrens aux grands prix de peinture et de sculpture; c'est là, enfin, que le Gouvernement donne des logemens à ceux dont il veut récompenser les talens et le mérite distingué.

(7) Le Pont des Arts est sans contredit le plus agréable de la capitale, à l'usage des piétons. Il a remplacé un bac dont le passage était fort incommode, et quelquefois dangereux.

Il a été bâti, en 1804, sous la direction de M. Dillon, ingénieur en chef.

Ce pont a fait, pendant deux ans, la promenade des soirées de l'été, la plus à la mode et la plus suivie. Quelques jardiniers avaient eu l'idée d'y placer, tout le long et des deux côtés, des orangers; et, dans le milieu, deux serres, qui, en hiver, comme en été, se trouvaient abondamment fournies des fleurs les plus belles, les plus rares et les plus

odorantes. Des femmes charmantes débitaient, à la foule, les bouquets de leur jardin. Tout le pont était couvert de chaises, occupées, dès le soleil couchant, par tout ce que Paris offrait de plus aimable et de plus galant, tant en hommes qu'en femmes. Le fameux glacier Garchi avait établi, à un des bouts du pont, un café, d'où sortait ce qu'il y avait de plus exquis et de plus recherché. Des candélabres élégans, qui portaient des lanternes plus élégantes encore, ajoutaient, pendant la nuit, au coup-d'œil magique de ce pont. Une harmonie enchanteresse charmait, tous les soirs, les oreilles des promeneurs.

De semblables plaisirs auraient eu trop de prix, s'ils avaient été sans danger; mais une multitude de maladies graves et de morts inattendues, ont forcé le Public d'abandonner cette promenade; et l'autorité même s'est vue obligée de la défendre. Depuis lors, ce pont n'a conservé que l'agrément et l'utilité auxquels il avait été destiné.

(8) L'Hôtel de la Police générale est devenu, aujourd'hui, celui du Ministre de l'intérieur. Cet hôtel, qui se trouve presque vis-à-vis du pont des arts, était jadis celui de la fameuse Duchesse de Mazarin, dont on y voit encore le boudoir.

(9) Dans son dernier voyage à Paris, Voltaire demeura chez M. le Marquis de Villette; et l'on a prétendu que, depuis cette époque, jusqu'au jour où le convoi du Prince de Condé est passé devant cette maison, l'appartement qu'avait occupé ce célèbre écrivain, n'avait jamais été ouvert.

(10) Ce Pont, connu primitivement sous le nom de *Pont de Bois*, ayant été emporté par le dégel de 1684, Louis XIV ordonna qu'on en bâtît un en pierre, en ce même endroit, et qui fût digne de la magnificence de son règne. La profondeur et la rapidité de la Seine, en ce lieu, ayant présenté de nombreuses difficultés pour la construction du nouveau pont, le Roi fut obligé de faire venir le Frère François Romain, religieux dominicain, qui venait de mettre la dernière

main à la première arche du pont de Mastricht; ce qui lui avait mérité une grande récompense des Etats de la Hollande. Ce Religieux, arrivé à Paris, au mois de Janvier 1683, après avoir examiné les difficultés, et en avoir conféré avec Jules Hardouin Mansard, alors premier architecte du Roi, et avec Gabriel, architecte et entrepreneur de tout l'ouvrage, se chargea de la construction de ce pont, et le conduisit à la perfection où nous le voyons aujourd'hui. Jules Hardouin Mansard, en ayant donné le devis, il est présumable qu'il donna aussi le dessin de ce pont. La première pierre en fut posée le 25 Octobre 1685. On encastra, dans le massif de la première pile, du côté du château des Tuileries, une boîte de bois de cèdre, recouverte d'une autre boîte de plomb, dans laquelle on avait enfermé 13 médailles, dont douze d'argent, et la treizième d'or, marquant chacune un événement mémorable du règne de Louis-le-Grand. L'architecture de ce pont n'est remarquable que par sa simplicité et sa solidité.

(11) L'Hôtel des Gardes-du-Corps était, avant la révolution, le Bureau des Voitures dites de la Cour. (C'est ainsi qu'on appelait les voitures qui conduisaient de Paris à Versailles, et qu'on avait surnommées *pots de chambre.*). Une vaste cour, autour de laquelle étaient de grandes remises et écuries, composait tout l'édifice de cet établissement. Lorsque les priviléges ont été détruits, et les voitures de la Cour supprimées, par l'anéantissement de la Cour elle-même, ces remises et écuries ont été transformées en casernes, à l'aide de quelques changemens. Lorsque Buonaparte organisa sa garde, il fit de grandes augmentations à ces casernes, et y établit le corps des chasseurs à cheval de la garde. A l'époque de la restauration, les gardes-du-corps du Roi y furent casernés; et ce fut pour lors que cet hôtel éprouva les changemens qui l'ont mis dans le bel état où on le voit aujourd'hui.

(12) L'Hôtel de la Légion d'honneur appartenait, avant la révolution, au Prince de Salm, dont il portait le nom. Cet

hôtel, bâti avec beaucoup de soin, et une espèce de magnificence qui lui a mérité longtemps le titre de Palais, péche surtout par le défaut de n'avoir point de jardin, et par la construction mesquine des galeries qui environnent la cour, et qui ne sont fermées, au dehors, que par des grilles de fer, dont l'extrémité est en pointe de hallebarde.

(13) La Chambre des Députés a subi, depuis son établissement, une multitude de changemens. Les gens de goût et les hommes de l'art ont successivement trouvé de grands défauts à toutes les variations qu'a éprouvées ce monument. L'ordre de l'architecture qui règne dans son péristyle, en face du pont Louis XVI, paraît, aux connaisseurs, être le meilleur de ceux dont on a fait usage, à diverses reprises, pour ce monument.

La Chambre des Députés faisait partie, jadis, du palais du Prince de Condé; et la porte, qui donne sur la place Bourbon, était autrefois la porte principale du palais.

(14) Ce palais, élevé, en 1722, par ordre de S. A. S. Louise Françoise de Bourbon, Princesse légitime de France, Duchesse de Bourbon, fut commencé sur les dessins de Girardin, continué sur ceux de l'Assurance, et fini par Jacques Gabriel. Cet édifice, bâti à la romaine, n'a qu'un rez-de-chaussée. Tout y annonce un air de grandeur et de magnificence.

(15) Louis XIV, voulant donner un nouveau degré de splendeur à son règne, en faisant élever, en faveur des militaires pauvres, âgés et blessés, un monument digne de sa grandeur et de sa piété, donna ses ordres pour l'acquisition d'un terrein convenable, et affecta les fonds nécessaires pour les édifices et pour la dotation de cet établissement, par arrêt de son Conseil d'état, du 12 Mars 1670. Les fondemens en furent jetés le 30 Novembre de la même année. Ce monument, qui suffirait seul pour rendre immortelle la mémoire de ce Monarque, tant par sa grandeur que par sa magnificence, est un asile honorable et sûr pour les officiers et soldats blessés et hors d'état de servir. Les travaux en

furent dirigés par Libéral Bruant. Il en fit tous les dessins, excepté ceux de la nouvelle Eglise, dont le portail est d'une architecture remarquable. On voit, au milieu du fronton, le cadran d'une horloge à équations qui attire les regards de tous les vrais connaisseurs. L'intérieur de l'église est noble et simple; mais l'objet le plus digne d'admiration est le dôme.

Louis XIV eut une espèce de prédilection pour l'hôtel royal des invalides; il s'y transporta souvent; c'était son objet favori, et il voyait avec complaisance l'Europe y applaudir. Il conserva ces sentimens jusqu'au dernier soupir, et il voulut même en faire mention expresse dans son testament. Voici comme s'exprime ce Prince à ce sujet : « Outre les différens établissemens que nous avons faits pendant le cours de notre règne, il n'y en a point qui soit plus utile à l'Etat que celui de l'hôtel royal des invalides. Il est bien juste que les soldats, qui, par les blessures qu'ils ont reçues à la guerre, ou par leurs longs services, ou leur âge, sont hors d'état de travailler et de gagner pour vivre, ayent une subsistance assurée pour le reste de leurs jours. Plusieurs officiers, qui sont aussi dénués des biens de la fortune, y trouvent aussi une retraite honorable. Toutes sortes de motifs doivent engager le Dauphin, et tous nos successeurs, à soutenir cet établissement, et à lui donner une protection particulière. Nous les y exhortons, autant qu'il est en notre pouvoir. »

La coupole est de la forme la plus élégante et la plus majestueuse en même temps. Les peintures, qui sont du célebre Lebrun, sont d'un effet étonnant, et passent pour le chef-d'œuvre de ce grand maître.

Cet hôtel, depuis la mort de son fondateur, a reçu beaucoup d'accroissemens, et différentes organisations intérieures, toujours profitables aux Braves qui l'habitent. Louis XVIII, animé des mêmes sentimens que les Rois, ses prédécesseurs, vient d'en embellir toutes les avenues, et de prolonger l'esplanade jusqu'au bord de la rivière; ce qui contribue infiniment à rendre, les approches des invalides, aussi agréables pour ceux qui vont les visiter, qu'à ceux dont cet hôtel est la demeure.

(16) L'Ecole militaire, un des plus grands et des plus beaux monumens de la capitale, fut construit, en 1751, par ordre de Louis XV, sur les dessins de Gabriel, son premier architecte.

Ce Monarque, en formant cet établissement fait pour donner des défenseurs à la patrie, eut en vue de ranimer l'espérance de quantité de familles nobles, que l'infortune mettait hors d'état de donner, à leurs enfans, une éducation convenable au nom qu'elles portaient.

L'édit de fondation, du mois de Janvier 1751, porte qu'il est destiné pour recevoir 500 jeunes gentilshommes nés sans bien. Cette jeune noblesse trouvait, dans cet établissement, les moyens de cultiver tous les talens. On leur apprenait les principes de l'art militaire, la tactique, les exercices et les opérations pratiques qui en dépendent, ainsi que les sciences sur lesquelles ils sont fondés. Des maîtres habiles en tout genre; des directeurs, recommandables par leurs mœurs, leur ouvraient sans cesse le chemin de la vertu, de l'honneur, des sciences et des arts.

Cet établissement, qui fera à jamais la gloire de notre siécle, et dont la postérité la plus reculée sentira toute l'importance, a été, comme tous ceux de ce genre, victime de notre affreuse révolution.

L'Ecole militaire, ainsi que le Champ-de-Mars, ont été les témoins et le théâtre des événemens les plus étonnans, et des cérémonies les plus singulieres. C'est là qu'on a vu, en 1789, toute la population de Paris se porter spontanément, et former, dans trois jours, les talus qui environnent cette place. C'est là que s'est passée, la même année, cette mémorable Fédération qui préluda tous nos malheurs. C'est là que fut célébrée, plus tard, avec la plus grande pompe, sur un autel dont on n'a point vu de semblable, la dernière messe qui a été chantée en public, et qui fut aussi la dernière d'un Prélat qui, depuis sécularisé, s'est toujours distingué dans la carrière diplomatique. C'est là, qu'en 1792, fut immolé, de la manière la plus horrible, l'illustre et malheureux Bailly, que les erreurs de cette époque désastreuse conduisirent à l'échafaud. C'est là que le Directoire fit la

première exposition des objets d'industrie et des arts, qui se renouvellent aujourd'hui, avec tant de succès et d'améliorations, sous un Monarque uniquement occupé du bien de ses sujets, et d'encourager leurs succès. C'est là, enfin, que, pendant les cent jours, se tint la fameuse assemblée du Champ de Mai, qui devait terminer le règne de Buonaparte.

Fin des Notes de la Rive gauche.

NOTES.

RIVE DROITE.

(1) Le Pont de l'Ecole militaire fut bâti sous le règne de Buonaparte; et l'époque à laquelle il fut commencé, étant celle où fut remportée la fameuse victoire d'Iéna, ce nom lui fut donné. L'architecte qui en a fourni les dessins, et conduit les travaux, est M. Lamandé, ingénieur en chef.

Ce pont a été bâti en 1809.

Lors de la seconde entrée des Alliés, les Prussiens, jaloux, sans doute, du nom que portait ce monument, et qui leur rappelait une journée qu'ils voudraient pouvoir effacer des fastes de leur histoire, tentèrent de miner les arches de ce pont, afin de le faire sauter. Mais la sagesse du Roi, et l'esprit noble et conciliateur des autres Souverains, firent cesser cette tentative inutile et périlleuse; puisque la destruction du pont d'Iéna n'eût pas fait oublier la victoire immortelle des Français; et, d'autre part, eût risqué de porter, toute la population de la capitale, à des excès qui seraient retombés, d'une manière cruelle, sur les coupables.

(2) En face du pont de l'Ecole militaire, Buonaparte, à qui rien ne paraissait impossible, et pour qui tout ce qui était difficile avait un attrait particulier, imagina de faire élever le palais de son fils, qu'il avait surnommé Roi de Rome. En conséquence, il fit acheter toutes les maisons et tous les terreins qui s'étendaient depuis le grand chemin, jusqu'à la terrasse de Chaillot; il détruisit les plus jolies maisons de plaisance qui donnaient un charme inconcevable à tout ce quartier; et il marqua cet endroit, pour y faire les bâtimens et jardins du palais qu'il se proposait d'édifier. Le voisinage de la pompe à feu lui assurait les moyens

de se procurer toutes les eaux nécessaires à l'utilité du palais et à l'agrément des jardins.

Tous les artistes et leurs talens furent mis à contribution, pour donner leurs dessins. Aucun n'avait été encore adopté, lorsque Buonaparte fut renversé de son trône éphémère.

On parle aujourd'hui de deux projets différens; l'un aurait pour objet, de bâtir, au même lieu et place, une caserne pour la garde royale; l'autre, de faire une percée jusqu'au Boulevart neuf, et de trouver ainsi le moyen de réunir les Boulevarts extérieurs des deux rives.

(3) MM. Perrier, frères, sont les premiers qui ont introduit les Pompes à feu, dont Paris recueille tous les jours tant de secours et d'avantages; ils ont cédé leur entreprise à une Compagnie à laquelle nous empruntons la description exacte et détaillée de cet utile et mémorable établissement.

« Chaque machine est composée d'une grande chaudière, ou bouilloire, de seize pieds huit pouces de diamètre, qui contient toujours une grande quantité d'eau en ébullition. La vapeur, que le bouillonnement de l'eau produit sans cesse, est destinée à passer dans un cylindre de cinq pieds de diamètre, posé verticalement, et garni d'un fort piston. Deux soupapes, qui s'ouvrent alternativement, par le jeu de la machine, font entrer, avec violence, ou dessus, ou dessous le piston renfermé dans le cylindre, autant de vapeur qu'il en faut, pour lui imprimer un mouvement de haut en bas très-rapide, et dans toute la longueur du cylindre qui le contient. Chaque fois que le piston est remonté au haut de sa course, une injection d'eau froide, subitement lancée au dessous de lui par la machine, et dans la vapeur dilatée, la condense aussitôt, la détruit, et produit un vide parfait dans tout l'espace occupé par la vapeur : au même instant, une vapeur nouvelle, induite dans la partie supérieure du cylindre, appuye sur le piston, et le fait descendre avec une force, une puissance égale à un poids de plus de trente milliers.

« Le piston marche ainsi dans le cylindre, alternativement, de haut en bas, et de bas en haut, sans terme et sans arrêt, tant que le feu de la chaudière y tient le feu en ébullition, et fournit de la vapeur, qui est ici le seul agent d'un mouvement que nulle

autre force connue ne pourrait donner à la machine : tout le reste est facile à comprendre.

« Ce piston, qui monte et descend dans le cylindre à vapeur, est attaché à l'extrémité d'un balancier très-élevé sur son axe, et dont le jeu de l'eau imprime, à son autre bout, le mouvement à une pompe de vingt-six pouces de diamètre, et de huit pieds quatre pouces de levée, dont le piston aspire l'eau du fond du bassin qui la reçoit de la rivière.

« Le même balancier, par son mouvement alternatif, ouvre et ferme les soupapes, qui permettent ou empêchent l'introduction de la vapeur dans le cylindre; il y fait aussi lancer l'injection d'eau froide qui produit le vide; il restitue, enfin, à la chaudière, autant d'eau qu'elle en perd par l'ébullition et l'introduction de la vapeur dans le cylindre : ensorte que la machine n'a besoin que d'un seul homme, pour en alimenter le fourneau. Elle donne huit à dix impulsions par minute, qui produisent chacune près de quatre muids d'eau. Cette eau est foulée par la pompe qui l'élève dans un vaisseau cylindrique et plein d'air comprimé, qui la force, à son tour, de monter dans les réservoirs, à trois cent soixante toises de distance, et à cent dix pieds d'élévation au dessus des basses eaux de la Seine, par un tuyau de conduite de vingt-deux pouces six lignes de diamètre, commun aux deux machines.

« Chaque machine élève et fait monter, en vingt-quatre heures, environ quatre mille pieds cubes d'eau, pesant vingt-huit millions, huit cent mille livres, et composant quarante-huit mille, six cents muids d'eau dans les réservoirs construits sur le haut de la montagne de Chaillot; et c'est leur élévation de cent dix pieds, qui permet à la Compagnie de donner de l'eau dans tous les quartiers de Paris, sans exception.

« Ces réservoirs, au nombre de quatre, ont chacun trente toises de longueur, dix de largeur, neuf pieds de profondeur, et contiennent dix-huit cents toises cubes d'eau de Seine, ou les quarante-huit mille, six cents muids d'eau, dont nous avons parlé. L'on a fait quatre réservoirs exprès, pour pouvoir clarifier l'eau, en la laissant déposer, avant de l'offrir au public. Ainsi, il y a toujours, au moins, un réservoir qui s'emplit, un qui dépose, un qui fait le service, et un qui peut être en

réparation. L'on a même prévu le cas, presqu'impossible, où les quatre réservoirs auraient besoin d'être réparés en même temps; un embranchement de tuyaux à robinet fait communiquer la grande conduite, qui monte l'eau des machines aux réservoirs, avec celle de distribution; de manière qu'au besoin, il serait facile de donner de l'eau à Paris, sans la faire entrer dans les réservoirs. Ces quatre bassins sont enduits d'un mastic extrêmement uni, qui laisse apercevoir les moindres fentes, ou gerçures, par où l'eau pourrait s'échapper, et qui ne permet à aucune plante de s'attacher aux parois des bassins. Ils sont élevés de deux pieds, les uns au dessus des autres, pour en faciliter le nettoyement. Quoique les deux machines fussent faites pour se suppléer, en cas de réparations, on a néanmoins eu l'attention de donner assez de diamètre au tuyau qui monte aux réservoirs, pour pouvoir les faire marcher ensemble, en un besoin extraordinaire, comme serait un violent incendie. »

(4) Les Champs-Elysées étaient, depuis longtemps, la promenade la plus champêtre et la plus agréable de Paris; et c'est bien à juste titre qu'on leur avait donné ce nom.

A l'époque de l'occupation, les Anglais établirent un camp dans les charmans quinconces de l'Elysée. Les piquets des tantes, l'attache des chevaux aux arbres, abymèrent ceux-ci à un tel point, qu'on a été obligé d'en arracher une grande quantité.

On vient, dans ce moment, de changer absolument tout le dessin de ces lieux de délices. On y a établi un nouveau grand chemin, du côté des maisons. On a percé de grandes allées, fait de nouvelles plantations; et on se propose, dit-on, d'y bâtir douze pavillons uniformes, qui serviront au même usage que les différentes maisons, en pierres ou en bois, éparses aujourd'hui dans toute l'étendue des Champs-Elysées. Quelqu'agréables que puissent être ces changemens, nous doutons qu'ils ayent les mêmes charmes que ceux dont jouissait, auparavant, cette promenade délicieuse.

(5) La plume se refuse à tracer encore le tableau de cet horrible événement. Nous nous bornerons à dire que c'est presque

à la place où sont aujourd'hui les deux chevaux de Marli, que fut immolé le meilleur de tous les Rois.

(6) Le Louvre se distingue en vieux et en nouveau. Le vieux Louvre fut commencé, en 1528, sous le règne de François I.er, sur les dessins de Pierre Lescot, dit abbé de Clagni. Ce palais fut continué et orné de sculptures par le célèbre Jean Gougeon, sous Henri, fils de François I er. La grande galerie, qui joint le Louvre au palais des Tuileries, fut commencée sous Charles IX. Henri IV la continua jusqu'au premier guichet; Louis XIII jusqu'au second, et Louis XIV la termina. Un quatrième guichet, nommé guichet de Marigni, a été fait pour communiquer du Carrousel au Louvre. Louis XIII fit élever, sur les dessins de Le Mercier, le gros pavillon couvert en dome, ou coupole carrée, donnant sur la Place du Louvre, dont le rez-de-chaussée est un grand vestibule, orné de deux rangs de colonnes couplées, d'ordre ionique, dont la face intérieure représente les grandes figures cariatides, chef-d'œuvre de Sarrasin, qui soutiennent le fronton.

(7) Tout le monde pensait, après la seconde et cruelle invasion, que ce Musée, la gloire et le triomphe de nos arts, était anéanti pour jamais; et quiconque a vu, dans ces temps affreux, l'horrible dévastation commise dans cette enceinte, ne peut pas croire, aujourd'hui, qu'il ait fallu si peu de temps pour la réparer. Ce Musée, jadis orné de nos trophées, et couvert des chef-d'œuvres étrangers, est aujourd'hui rempli des plus beaux ouvrages de toutes les écoles, et particulierement de l'école française. C'est surtout au zèle, aux connaissances et au bon goût de M. le Comte de Forbin, directeur éclairé de ce magnifique établissement, que l'on a dû sa prompte et superbe restauration. Non-seulement, on ne s'aperçoit plus du vide immense qu'avait laissé l'irruption des Alliés dans ce Musée; mais, encore, ceux qui viennent le parcourir, semblent y admirer autant la richesse et l'ordre qui y règnent, que le savoir et le talent qui les y a introduits.

(8) Le nouveau Louvre a été construit, en 1665, sous le règne de Louis XIV. Louis Le Vau, son premier architecte,

et François Dorbay, son élève, ont fait exécuter la façade du côté de Saint-Germain, sur les dessins de Claude Perrault, que ce chef-d'œuvre a immortalisé. Toute cette façade, de l'aspect le plus grand et le plus imposant, forme le plus magnifique morceau d'architecture qu'il y ait en Europe.

Ce monument était resté imparfait; et la sage économie de nos Rois, ne leur avait pas permis de sacrifier des sommes considérables pour son achèvement. Buonaparte, plus heureux dans ses folles conquêtes, plus hardi dans ses entreprises, en a fait continuer les constructions, et regratter la plus grande partie. Il a commencé la galerie parallèle à celle du Musée, et l'a poussée jusqu'à la rue S. Nicaise. Depuis la restauration, toutes les façades, tout l'intérieur de la grande cour, ont été terminées, leur grattement continué, et la distribution intérieure des bâtimens poursuivie avec beaucoup d'activité. Un guichet de plus a été ajouté à la galerie parallèle commencée; et tout présage que ces travaux ne seront pas abandonnés jusqu'à leur entière perfection.

(9) L'Hôtel-de-Ville, connu, en 1357, sous le nom de Maison de Grève, à raison, sans doute, de sa situation sur le bord de la Seine, a reçu plusieurs dénominations. L'histoire rapporte qu'elle fut d'abord appelée Maison de Grève; puis Maison aux Piliers; et, en troisième lieu, Maison aux Dauphins, parce qu'elle avait été donnée aux deux derniers Dauphins viennois. N'étant point assez vaste pour remplir l'objet auquel elle était destinée, on l'agrandit considérablement, en 1532, sous le règne de François I.er, en achetant plusieurs maisons qui se trouvaient dans le voisinage. La première pierre du nouvel hôtel-de-ville fut posée, le 15 Juillet 1533, par Philippe Viole, alors Prévôt des Marchands : mais l'ordonnance en ayant paru gothique, on en reforma le dessin. Le nouveau plan, tel que nous le voyons aujourd'hui, fut présenté à Henri II, à Saint-Germain-en-Laye: approuvé par ce Prince, les travaux commencèrent, et ne furent terminés que dix ans après, sous la prévôté de Miron, en 1605. Son architecture n'annonce pas merveilleusement son auteur. Les travaux furent dirigés par Cortone, architecte italien.

Depuis cette époque, l'hôtel-de-ville a éprouvé beaucoup de changemens; et, récemment, lorsque Buonaparte voulut y placer la Préfecture du Département, qui y est maintenant établie, on détruisit l'église de Saint-Jean qui s'y trouvait adossée, et on en fit le jardin de la Préfecture, qui existe maintenant. Cette réparation a beaucoup contribué à la salubrité de ce quartier, très-étroit et très-obstrué auparavant. Mais cet embellissement est encore loin d'avoir donné, à l'hôtel-de-ville, ni la dignité ni la magnificence que doit avoir la Maison commune d'une capitale comme Paris.

(10) Ce Temple, le plus vaste et le plus magnifique des monumens, construits dans le goût arabe, en Europe, a été bâti, sous le règne de l'Empereur Valentinien I.er, en l'an 365, sur les débris d'un autel, érigé, en plein air, à Jupiter, à Vulcain, à Castor et à Pollux, par les Commerçans de Paris, sous le règne de Tibère. Il fut primitivement dédié à Saint-Etienne. Childebert, fils de Clovis, le fit réparer l'an 522, et l'augmenta d'une nouvelle Basilique, qui fut dédiée à Notre-Dame. C'est sur les fondemens de ces deux églises qu'a été commencée la Cathédrale d'aujourd'hui, sous le règne de Robert-le-Pieux, fils de Hugues Capet. Son plan, vaste et spacieux, fit employer près de deux siécles à sa construction, qui ne fut terminée qu'en 1185, sous le règne de Philippe-Auguste.

Ce temple a éprouvé, dans le temps de la révolution, beaucoup de dégradations. Plusieurs tombeaux magnifiques, qui le décoraient, ont été démolis; la statue équestre de Philippe-le-Bel, qui se trouvait à la gauche de l'autel, en a été enlevée. Le jubé, qui fermait le chœur, et dont l'architecture était remarquable, a disparu. Les grilles des chapelles, dont plusieurs étaient d'un travail parfait, ont été arrachées. Enfin, les statues religieuses, dont était couvert et orné le portail, ont été horriblement mutilées. Dans les derniers temps, ces dégradations ont été successivement réparées; tous les pourtours de la Basilique ont été déblayés des barraques et des échoppes indécentes qui la déshonoraient.

Le palais archiépiscopal, qui communique à cette église, a reçu d'utiles et considérables changemens. En un mot, l'ensemble

de ce monument est, encore une fois, devenu digne du culte auguste et saint auquel il est consacré.

(11) L'Hôtel-Dieu a été fondé, à ce qu'on croit, par S. Landri, Evêque de Paris, vers l'an 660. On l'appela l'Hôtel-Dieu-Saint-Christophe, dans la suite, comme il paraît par une lettre de Renaud, Evêque de Paris, de l'an 1005. Depuis lors, tous les Rois, qui ont succédé, et particulièrement S. Louis, ont comblé de biens, et considérablement augmenté cet hospice. Henri IV y fit faire beaucoup de changemens, et le dota avec cette magnificence, vraiment royale, qui le caractérisait. Depuis ce bon Roi, ses successeurs ont tous imité son exemple. Enfin, de nos jours, les bâtimens de cet hôpital ont été presque entièrement reconstruits. Tout ce qui les environnait, en interceptait l'air, a été démoli; le nombre des lits a été pareillement augmenté; un grand nombre a été fait en fer. Un très-bel amphithéâtre, construit pour la clinique de cet hôpital, tout ce que la Faculté a d'hommes célèbres, est attaché à cet hospice, et donne les soins les plus touchans, les plus exacts, aux infortunés, que des maladies et des accidens fâcheux y conduisent. Rien n'est plus digne d'attention, de respect et de reconnaissance, que les soins attachans avec lesquels les Dames, qui desservent cet hôpital, portent des secours journaliers aux malades. Rien n'est plus édifiant que leur conduite, ni plus touchant que la patience avec laquelle elles supportent tout ce que la douleur arrache souvent aux infortunés qui les entourent. Plusieurs d'entre elles sortent des maisons les plus distinguées, et presque toutes de la meilleure bourgeoisie de la Capitale. Rien ne prouve mieux tout l'empire et le charme de la vertu, que la douce hilarité qui régne sur la figure de ces pieuses et respectables Dames, au milieu de la vie pénible qu'elles ne cessent de mener.

(12) Qui pourrait se refuser à accorder aux femmes la justice que je leur rends ici? Quel est l'homme qui, dans sa vie, n'a pas éprouvé, que le véritable bonheur ne se trouve qu'auprès d'elles. La femme vertueuse fait la félicité de son époux : la bonne mère est la bénédiction et l'Ange gardien de sa famille : la bonne fille est la joie, la consolation de ses parens, et l'appui de leur

vieillesse. Oui, tout le bonheur de l'homme ne se trouve qu'auprès des femmes.

(13) On n'a point de notions certaines sur la fondation et le fondateur du Palais de Justice. Plusieurs historiens prétendent que Clovis et Childebert y ont habité. Mais l'opinion qui paraît la plus constante, est, qu'il fut bâti par Eudes, que la crainte des Normands obligea de transférer sa demeure dans la Cité. S. Louis y a fait faire de très-grandes réparations, et l'augmenta de la Sainte-Chapelle et de la pièce qu'on nomme Saint-Louis.

Ce palais fut considérablement augmenté sous le règne de Philippe-le-Bel. On prétend même qu'il le fit bâtir à neuf. De nos jours, toute la partie qui regarde Notre-Dame a été reconstruite, sur les dessins de plusieurs architectes distingués, après un incendie qui avait consumé la plus grande partie de ce monument.

Dans son état actuel, l'entrée du Palais présente une place demi-circulaire, sur laquelle on voit une grille majestueuse, de 23 toises d'étendue, qui s'ouvre par trois portes. Celle du milieu, surtout, est surchargée d'ornemens et de dorures. A travers de la grille, on voit une cour formée par deux ailes de bâtimens, et une belle façade, qui offre un perron, de 17 pieds de haut, par lequel on monte aux galeries. L'avant-corps de cette façade est décoré de quatre colonnes doriques, à l'à-plomb desquelles on voit quatre statues représentant la Force, l'Abondance, la Justice, et la Prudence.

Trois portiques servent d'entrée à ce palais. C'est là que fut transférée, du Temple, la malheureuse femme du plus malheureux, comme du meilleur des Rois : c'est là qu'elle fut abreuvée d'amertume et d'ignominie, et que cette auguste Reine, devant qui toute la France avait fléchi le genou, se vit réduite à l'état de dénuement le plus absolu. Jusqu'au moment où elle fut conduite au fatal échafaud, elle n'eut d'autre asile qu'un cachot obscur; d'autre couche qu'un lit de sangle, sur lequel on avait jeté un mauvais matelas; d'autre appui, d'autre secours que celui des gendarmes qui couchaient dans le même endroit, et qui n'étaient séparés d'elle, que par un simple paravent : c'est là que cette infortunée, et sans égale

Princesse, donna l'exemple du courage, de la résignation et des vertus, qui ne se trouvent que dans notre sainte Religion, et chez ceux qui la pratiquent.

(14) Si l'esprit, dans lequel les mots d'union et d'oubli ont été prononcés par le Roi, pouvait être compris, comme il convient, par les hommes de tous les partis, la France serait, bientôt, le plus heureux pays de l'univers. Puissent nos vœux s'accomplir, et puissions-nous, à l'avenir, ne former qu'un seul faisceau, autour de l'auguste Famille qui nous gouverne, et qui fut, de tous les temps, si digne de l'amour de tous les Français !

FIN.